

—Bien des choses.
—Et encore ?
—Des amis des apprentis.
—Et encore, mon Etienne ?
—Des journaux.
—Et encore ?
—Des livres que j'ai lus en revenant de l'école, le soir et le dimanche.
—Ici ?

—Oui, et ailleurs. C'est que, vois-tu, maman, nous ne sommes plus de ton temps, nous autres. Toi et mon père, vous ne lisez guère, vous êtes comme dans le passé... Nous, c'est à la science que nous croyons... J'ai lu plus que toi dans toute ta vie, je lirai encore. Mais ça ne m'empêche pas de te respecter, va, et d'avoir du chagrin parce que je te fais de la peine...

Ils parlaient si bas, que le murmure de leurs paroles était moins fort dans la chambre que celui du vent. Les trois autres enfants attendaient, immobiles, à genoux, les yeux levés vers les premières étoiles. Ils ne comprenaient pas. Le père avait retiré sa pipe de sa bouche, et essayait d'entendre des mots. Il n'entendait que des sanglots et des souffles, et la rumeur confuse de la ville qui passait par moments.

La mère Leroy n'était point savante. Elle aurait pu dire seulement, en faveur de sa foi : "C'est elle qui m'a faite ce que je suis, moi que tu aimes." Elle ne le dit pas. Elle caressa l'enfant, elle dit :

"J'aurais tant de douleur si tu ne voulais pas !"

Puis elle recarta doucement, et demanda, à demi-voix :

"Viens prendre ta place, Etienne, agenouille-toi."

Le père, qui s'était ému obscurément, parla pour la seconde fois, et dit, par manière de conciliation :

"Va donc, puisque ça fait plaisir à la mère."

Mais le petit se redressa nerveusement.

"Non, vous ne m'aurez plus avec vous."

Alors, la mère se laissa tomber à genoux près de Marie, en demandant :

"Récite les prières, Marie, je ne peux plus."

Et elle se mit à pleurer tout haut, la tête dans ses deux mains, tant que dura la prière et même longtemps après. C'était la mère qui pleurait, soucieuse d'une âme en péril. C'était la pauvresse qui se sentait impuissante, ignorante, entourée d'influences malsaines qu'elle ne connaissait jamais toutes, et que la richesse, croyait-elle, lui eût permis de voir et d'écarter. C'était la race aussi, l'humble race, chrétienne depuis plus de mille ans, et qui souffrait de la blessure de ce soir, et qui tremblait.

Le lendemain, à la même heure, quand Marie, Jacques et Lucien se rangèrent près d'elle, devant la fenêtre, elle attendit un peu, espérant qu'Etienne se déciderait à venir, et, de même, le surlendemain. Mais l'enfant demeura près du poêle. Et la peine dont il se savait la cause ne parut plus l'émouvoir.

Le quatrième jour, la mère n'attendit plus. Elle commença tout de suite la prière, et on eût dit qu'une habitude nouvelle était prise. Seulement, quand les enfants se furent relevés, elle resta à genoux sur le carreau. Une minute, deux minutes, cinq minutes, ils la virent inclinée, son vieux châle de laine gris secoué par des sanglots qu'on n'entendait pas, son bonnet faisant une espèce d'aurole dans l'ombre du dehors qui tombait par les vitres. Ils galopèrent en cercle, criant, comme tous les soirs. Jacques passa ainsi près du père qui fumait dans son coin, et qui étendit la main, et saisit l'enfant par la culotte.

"Arrête ! dit l'homme rudement.

—Pourquoi ?

—Et tu l'arrêteras comme ça tous les soirs !"

L'enfant désigna du doigt la forme inclinée là-bas.

"Que fait-elle donc ? demanda-t-il. La prière est finie."

Le roulier, qui connaissait la mère depuis vingt ans, répondit :

"Elle fait maintenant la prière d'Etienne."

Et c'était vrai.

RENE BAZIN.

Le docteur Malaga passe pour tuer sa clientèle avec sérénité.

Avec cela d'une prétention !...

—Moi, disait-il je ne veux que des malades du meilleur monde.

—A quoi bon, murmura quelqu'un, puisque c'est pour les envoyer dans l'autre ?

LES BARBIERS CHINOIS

Plus que partout, le barbier, en Chine, a des fonctions multiples : guérisseur, coiffeur, manucure, baigneur, masseur, rebouteur, gazetier et pédicure. Malgré toutes les qualités qui semblent requises pour bien s'acquitter de tant de choses, il est mis au ban de la société, en compagnie des comédiens, des porteurs de palanquins, des chiromanciens et des médecins même les plus doctes. Pour eux tous, quelque mérite qu'ils aient pu acquérir, même en dehors de la profession qui les fait considérer comme indignes, la carrière du mandarinat civil ou militaire reste fermée à leurs aspirations.

sans laquelle un Chinois se croirait dépourvu de toute séduction. Cela fait, le barbier vous coiffe et retourne vos paupières pour en enlever les mucosités à l'aide d'un vilain petit instrument d'ivoire. Cette coutume a les conséquences les plus graves : elle occasionne des conjonctivites et l'inflammation de la cornée.

La surface interne des paupières se couvre bientôt d'une abondante granulation et finit par se renverser après être devenue dure comme un mince parchemin. Vient ensuite le tour des oreilles, dont il poinçonne patiemment tous les pores. Pour tout cela, il demande environ quatre sous, et vous fait les ongles par-dessus le marché.

Les sybarites ne se contentent pas des opéra-



Le barbier chinois porte toute sa boutique avec lui ; il porte sur ses épaules, et accrochés aux deux bouts d'un bâton, son bassin de cuivre, son coquemar et du feu, son siège à tiroirs avec le linge et sa trousse. Il annonce son passage en frappant un petit plat de métal, et là où l'on veut, dans la rue, au milieu d'une place ou d'une cour, sur la porte des maisons, il opère le client qui l'arrête.

L'eau bouillante, dont il est toujours nanti, remplace la savonnette pour assouplir les surfaces sur lesquelles doit passer son rasoir en fer, court et large. D'une main légère, il le fait courir sur le haut de la tête, en médageant la tresse, sur les paupières supérieures, sur le nez, enfin, partout où il le faut pour obtenir une glabrité luisante,

tions que nous venons de décrire. Ils livrent les muscles de leurs bras et de leurs jambes au doigt nerveux et pétrissant du barbier.

Celui-ci tire sur les articulations, fait craquer la jointure des doigts, exécute ensuite sur le torse nu de la pratique un massage dont le tambourinement va du pianissimo au fortissimo, et lorsque le client commence à haleter, il le renverse brusquement en travers sur ses genoux, lui fait craquer les reins et l'envoie gémir sous des couvertures.

Tel est ce qui m'avint. Je ne fus, en Chine, sybarite qu'un jour, et, ma curiosité étant satisfaite, j'ai juré, mais trop tard, qu'on ne m'y reprendrait plus.

G. DEV.

LES CROIX DANS LA CAMPAGNE

J'aimais dans ma jeunesse les promenades solitaires ; je cherchais les sites riants ; ils plaisaient à mes yeux, à mon imagination, à mon cœur ; ils étaient en harmonie avec mes idées sereines et douces. Alors, si j'apercevais une croix sur une colline ou sur le bord du sentier par lequel j'allais passer, je détournais mes regards ; pourquoi, disais-je, attrister par la vue d'un instrument de supplice ces lieux que le Créateur s'est plu à rendre si beaux ?... Un sentiment de répulsion m'agitait. Le signe de la rédemption produisit en moi une émotion toute nouvelle, lorsque dans un port de mer je vis la croix gigantesque élevée près du

phare. Oh ! me dis-je, ici, au bord des écueils, en face des tempêtes, que ce signe d'espérance est bien placé ! Les matelots luttant contre les flots l'aperçoivent de loin et l'invoquent, tandis que leurs femmes l'entourent, en faisant retentir la grève de cris et de prières ! Quand je revis mes campagnes charmantes, un souvenir des tempêtes s'offrit à ma pensée. Ces lieux sont riants, me dis-je ; mais ceux qui les habitent n'ont-ils jamais de douleurs à supporter ou à craindre ? Quel séjour terrestre est exempt d'orages ? Croix du Rédempteur, bénie soit la main qui t'élève, partout où peut passer un affligé !

DROZ.